

Ouzbékistan

(2008)



A l'automne 2008, j'ai réalisé un voyage en Ouzbékistan où je rêvais d'aller depuis de nombreuses années. C'est un vaste pays au coeur de l'Asie centrale et au milieu de la fameuse Route de la Soie qui va d'Istanbul à Pékin. Elle est parsemée de villes mythiques, Khiva, Boukhara, Samarcande, fort éloignées les unes des autres, qui se trouvent toutes en Ouzbékistan. Le voyage se fait généralement de Tachkent, aéroport d'arrivée, à Khiva en avion et le retour en car, voiture ou train. De nombreuses agences proposent des circuits en groupe mais, craignant un peu le nombre des participants, nous avons choisi de voyager seuls. C'est à dire avec une voiture, un chauffeur et un guide. Le tout organisé, depuis l'arrivée à l'aéroport de Tachkent jusqu'au départ, avec des hôtels réservés, des transports prévus, des visites et des après-midi libres, jusqu'à des soirées musicales et une baignade dans un lac au milieu du désert !

Pourquoi l'Ouzbékistan ? A cause de la musique, des récits de voyages, et des monuments aux coupoles bleu turquoise.

- La musique Ouzbék est une des plus belles du monde, à mes oreilles formées depuis plus de trente ans aux musiques traditionnelles. De la Méditerranée au sud de l'Inde on peut passer d'un morceau à un autre par d'insensibles modifications, pour aboutir à des oeuvres complètement différentes. Après la Grèce, la Turquie, l'Iran, l'Asie centrale est sur cette route. Les Afghans, les Kazakhs et les Tadjiks ont développé une musique des steppes et des montagnes arides, plus raffinée en Ouzbékistan. C'est au Pakistan et en Inde qu'elle est devenue une musique classique de palais. J'ai longtemps baigné dans cette tradition, grâce à des amis archéologues sur ce terrain, qui ramenaient des cassettes authentiques, enregistrées sur leurs chantiers de fouilles.
- Les récits sont innombrables, ceux des pacifiques voyageurs occidentaux et orientaux du moyen âge à nos jours, comme ceux des chroniques des conquérants arabes, turcs, mongols ou russes. Dans les premiers, j'ai surtout retenu Ella Maillart qui, à l'aube du bolchevisme, a voyagé à dos de chameau des Tien Chan (frontière chinoise) à la mer d'Aral¹. Et parmi les seconds, les trois plus grands conquérants du monde, Alexandre, Gengis Khan et Tamerlan qui ont parcouru, dévasté ou enrichi cette Asie centrale et tout particulièrement les prospères villes de la route de la Soie. Une mention spéciale à René Cagnat² qui m'a fait connaître l'histoire des républiques soviétiques de l'Asie centrale, au tournant de l'indépendance au début des années 90.
- Quant aux images, quel puissant aimant que cette architecture unique, les gigantesques portails des caravansérails et les édifices religieux, couverts de mosaïques, surmontés de coupoles émaillées et encadrés de minarets. D'autant plus qu'elle remonte au XIV-ème siècle et rivalise

1. Ella Maillart, *Des monts célestes aux sables rouges*, Payot

2. René Cagnat, *Le chant des steppes*, Payot

fort bien avec les monuments occidentaux de l'époque. Un petit livre de photos³ a achevé de me convaincre d'entreprendre ce voyage.

A une histoire compliquée correspond une géographie qui l'est tout autant. L'Ouzbékistan est issu du découpage du Turkestan par les soviétiques, en cinq républiques qui sont devenues, à l'éclatement de l'URSS, cinq pays, le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, la Kirghizie et le Tadjikistan. L'ours soviétique s'était bien sûr ingénié à diviser pour régner, et donc à créer toutes les difficultés possibles et imaginables dans le dessin des frontières. Beaucoup de routes directes passent par la république voisine, qui maintenant exige un visa. Les indispensables canaux d'irrigation tiennent leur eau d'une source ou d'une rivière née ailleurs. L'eau est consommée sur place et ne suffit plus à maintenir la mer d'Aral, qui a tellement rétréci et qui est tellement polluée que plus personne ne va la voir. La disparité des ressources naturelles (or, pétrole, gaz, eau, monuments), des langues et des cultures issues des mélanges de populations (arabes, turcs et perses), font de l'Asie centrale, et de l'Ouzbékistan en particulier, un patchwork irrégulier. Les villes Ouzbèks sont peuplées de Tadjiks, le gaz est en Ouzbékistan et au Turkménistan, le pétrole au Kazakhstan, l'eau prend sa source en Kirghizie ou au Tadjikistan et rien ne va plus. Tout a été laissé en place pour que ces gens se disputent, rivalisent et finalement se fassent la guerre un jour. L'occidental pressé ne peut pleinement saisir toutes ces oppositions. Il voit, observe, s'imagine et s'en va, gardant à l'esprit la beauté des choses, en rêvant qu'elles puissent rester là pour l'éternité.

Tashkent

Arrivés de nuit, nous n'avons rien vu et c'est le lendemain que Abdurauf, notre jeune guide parlant un très bon français sans accent, est venu nous chercher. L'hôtel est à côté d'une grande place circulaire qui fait jardin et qui contient en son centre une énorme statue équestre de Tamerlan. Il a pris la place de Karl Marx qui avait déjà remplacé Staline. Le conquérant, originaire d'Ouzbékistan, fait figure de héros national malgré le nombre colossal de morts qu'il a semés sur sa route. Ses incessantes campagnes militaires, toutes victorieuses, l'ont mené jusqu'à Moscou, Bagdad, Delhi et la mer de Marmara. Elles sont peuplées de centaines de milliers de cadavres, jusqu'à ces pyramides de têtes dont il s'était fait une sorte d'emblème. Nul ne semble lui en tenir rigueur. Seul point positif, il a déporté, des territoires conquis, des milliers d'artisans employés à la construction et à l'embellissement de ses villes, à commencer par Samarcande, sa capitale.

En passant par la banque, nous emplissons nos poches de sums, car il n'y a pas de plus gros billet que celui de 1000 sums qui vaut un demi euro ! Donc en changeant 100 euros, vous avez 200 000 sums et surtout une liasse

3. Youri Goldenstein, *Samarcande, Boukhara, Chakhrisiabz, Khiva*, ACR-éditions, 1995

de 200 billets qui déforment vos poches.

Par de larges avenues sans trop de voitures, nous gagnons à pied la Place de l'Indépendance, vaste espace entouré de bâtiments officiels. Même sans la gigantesque statue de Lénine qui a été démontée, l'endroit est moche, sans plus. Un gros globe terrestre place l'Ouzbékistan en relief au centre du monde ; ici la propagande est une vieille tradition. Nous prenons le métro pour aller vers la vieille ville, dont il ne reste pas grand chose suite à au tremblement de terre de 1966. Comme les maisons en pisé étaient basses, il y eut peu de morts. Mais des monuments anciens, il ne reste qu'un caravansérail, endommagé et fort bien restauré.

Nous y allons en passant par le marché. Les nombreux étalages, dès la sortie du métro, entourent un vaste bâtiment circulaire, surmonté d'une coupole aplatie, et une terrasse couverte pour le pain et les légumes. Dans un coin, un petit cirque familial, avec ses numéros d'hercule et d'équilibriste, essaye d'attirer un public. Dans la ville ancienne, il n'y a rien à voir, car les maisons sont à l'intérieur d'enclos blanchis à la chaux dont nous longeons les murs sans ouvertures.

C'est sur l'esplanade Khast-Imam que se trouvent quatre bâtiments religieux surmontés de coupoles et encadrés de minarets. Trois sont neufs, en particulier la mosquée Tella Cheikh reconstruite récemment. Le quatrième, c'est la *medersa* Barak Khan qui, très malmenée par le tremblement de terre, a été retapée et transformée en galerie artisanale. Bien qu'étant du XVI-ème siècle, elle fait aussi neuve que la mosquée. Nous franchissons notre premier portail couvert de mosaïques pour pénétrer dans la cour. Les chambres ne sont plus que sur un seul étage et celles du fond sont occupées par des marchands d'artisanat. Le classicisme du portail, vu de l'intérieur est impressionnant. Rigueur des lignes verticales, ouvertures en retrait, volumes et proportions, tout fait penser à du Ledoux et aux Salines de Chaux. Non loin de là, un mausolée à degrés semble monter vers le ciel. Des étudiants en religion, sortis de leur université voisine, se précipitent vers la mosquée car c'est l'heure de la prière du Vendredi. A l'issue de leurs études, ils pourront exercer comme imam.

A l'heure de la sortie, nous prenons un taxi pour aller au musée d'histoire, plein de vestiges superbes dont nous ne comprendrons l'intérêt qu'après avoir visité les sites. Puis déjeuner d'un plat de nouilles à la viande dans un restaurant tenu par des Ouïgours ; en fait la serveuse est d'origine russe et Abdulrauf nous explique que les russes ouzbékistanisés sont l'équivalent de nos pieds noirs. Nés ici comme descendants de colons, ils se sont toujours sentis supérieurs. A l'indépendance, ils se sont tout simplement retrouvés plus riches. Nous sommes ravis de voir notre guide manger de bon cœur, alors que nous sommes toujours en période de ramadan. Il nous explique que les ouzbeks sont tous musulmans, font le ramadan (sauf lui), mais ne vont pas tellement à la mosquée et que rien ne peut les empêcher de boire de la vodka. Nous nous contentons de la bière nationale.

Ensuite, nous repassons à l'hôtel pour prendre les bagages puis l'avion pour Khiva, ce qui nous arrange bien, car le vol était prévu pour demain matin à l'aube. Vol d'une heure sans histoire et sans aucune visibilité sur la steppe. L'aéroport est à Ourgentch, ville construite par les soviétiques et qui se trouve à 30 km de Khiva. Nous faisons minibus commun avec un couple de suisses qui arrivent de Pékin, via Kachgar et la Kirghizie. Ils ont traversé les Tien Chan en voiture, avec changement de véhicule à la frontière. Je ne peux qu'admirer leur réussite et ne pourrai les interroger plus longuement car nous n'allons pas dans le même hôtel. Le nôtre est très bien, juste aux portes de la ville et, de la fenêtre de la chambre, on peut admirer un minaret inachevé. Il ressemble à une grosse cheminée vernissée, car il est couvert de faïence, avec des motifs par tranche de teintes différentes.

Khiva

Khiva est une ville musée. Coincée dans ses remparts, la vieille ville a été réservée aux touristes par les soviétiques qui ont finalement autorisé 5000 habitants à revenir. Les autres vivent au dehors, si bien que la ville historique est un désert une fois la nuit tombée.

Notre visite, accompagnée de Abdulrauf qui nous récite d'abord les Routes de la Soie, commence justement par ce minaret, Kalta Minor, qui aurait dû être le plus grand du monde de l'époque, puisque prévu à 70 m de haut. Mais le khan Mohammed Amin, commanditaire de l'œuvre, est mort au premier tiers. A côté, se trouve sa *medersa* qui a une très beau portique décoré. Elle a été transformée en hôtel, si bien qu'elle ne se visite pas. Je suis entré plus tard, déguisé en client, et dans la cour, tout ce que l'on voit, ce sont des climatiseurs du plus mauvais goût.

Après, visite de la Koukhna Ark. C'est l'ancienne citadelle qui, forteresse dans la forteresse, protégeait le palais des khans de Khiva. On y voit surtout la splendide mosquée d'été et la salle du trône, toutes deux ouvertes sur une vaste cour. Elles sont entièrement décorées de fantastiques faïences à dominante bleue. Ce sont des carreaux de majolique, cloués dans le mur par un piton central, avec des motifs qui produisent le dessin de l'ensemble du panneau. Ils sont composés un à un avec les couleurs, bleu, blanc et parfois jaune, séparées par de fins traits noirs qui évitent les mélanges de teintes à la cuisson. Il paraît qu'on n'a jamais retrouvé le pigment naturel de ce noir et il est vrai que les carreaux modernes, créés pour la restauration, "bavent" un peu. L'hiver, où il fait ici un froid polaire (jusqu'à -30), le trône se tenait dans une yourte chauffée, dressée dans la cour.

Suit notre première *medersa*, dédiée à un poète, Ferouz. Le plan est très classique; de part et d'autre de l'entrée, une salle d'étude à gauche, une mosquée privée à droite, et deux passages couverts sur une vaste cour intérieure. Le niveau des études pratiquées se distingue au nombre de portes monumentales donnant sur cette cour. S'il n'y en a qu'une, c'est une école

primaire, secondaire s'il y en a une autre en face et, s'il y a en plus deux portes latérales, c'est une *medersa* universitaire, comme ici. On y étudiait le Coran, mais aussi la philosophie et les sciences. Les chambres, pour trois étudiants, sont sur deux niveaux reliés par une échelle intérieure. Le bas sert à entreposer les affaires et le haut pour étudier et dormir. Les plus belles *medersas* ont un balcon courant à l'étage. Ici, dans la cour, trois équilibristes attendent les touristes pour faire spectacle.

Passage à la mosquée du Vendredi, avec ses 283 colonnes de bois sculptées, toutes différentes. L'une d'entre elles aurait été rapportée à dos d'homme par un lutteur depuis Dehli, où il aurait remporté une compétition sportive. La lumière y est très belle.

Nous allons aussi visiter le palais Tach Khaouli, du nom du richissime khan qui a fait assassiner son architecte parce qu'il ne pouvait achever les travaux en moins de 3 ans. Les suivants n'ont pas fait mieux, puisqu'il leur a fallu 8 ans de plus. Son palais est une belle copie de celui de la citadelle, si ce n'est qu'on visite également le harem. Il y enfermait ses quatre épouses légitimes, chacune dans une sorte de deux pièces plutôt sombre donnant sur un patio couvert qui débouche sur la grande cour. Le tout est entièrement décoré de majoliques bleues à motifs stylisés. Les autres concubines habitaient des loggias qui donnent également sur la cour, et j'imagine l'ambiance plutôt tendue qui devait régner en ce lieu.

L'après midi est consacrée à la visite de la *medersa* d'Islam Khodja, vizir éclairé qui fit aussi réaliser un minaret de 42 mètres. Les chambres sont transformées en musée artisanal avec de très beaux vêtements et des bijoux que les femmes gardaient toujours sur elles. Car elles pouvaient être répudiées à chaque instant et chassées du domicile avec ce qu'elles portaient. Nous sommes montés au sommet du minaret par un escalier très raide, très sombre et très étroit. D'autant plus que de jeunes couples utilisent l'endroit pour flirter et qu'il est difficile de se croiser. Au sommet, vue sur la ville historique, finalement petite, mais avec de nombreux toits à coupole en terre crue qui font comme des bulles dans une mare argileuse.

Nous avons fini par traîner dans les rues où passent de nombreux mariages, malgré le Ramadan, mais c'est, paraît-il une spécificité de Khiva. En suivant l'un d'eux, nous sommes entrés dans le mausolée de Pakhlavan Mahmoud, saint patron de Khiva, lutteur invaincu, poète et fourreur (au XV-ième siècle). C'est lui qui a rapporté la colonne en bois de la grande mosquée. La salle d'entrée, nantie d'une superbe coupole, est le lieu de passage des jeunes mariés qui viennent se faire bénir par l'imam. Elle a été couverte, beaucoup plus tard, de magnifiques majoliques réalisées par les frères Djin qui sont également enterrés là. La salle attenante donne sur le tombeau du saint, caché par une porte en bois ciselée. Des gens prient sans cesse dans ce décor majestueux. C'est sans conteste le plus beau monument de la ville.

Passage dans un caravansérail qui se targue d'être le musée de la musique. En fait, il n'y a que quelques salles sombres dédiées à des musiciens

aux photos jaunies, avec quelques instruments accrochés aux murs. Ayant demandé où est la musique, on m'amène dans une salle à part où il y a un lecteur de CD/DVD et une télé à écran plat. On me fait entendre quelques CD avec une musique bien ennuyeuse et un DVD avec des chanteuses folkloriques et des danseuses en costume qui s'agitent au son de l'accordéon ; je suis terriblement déçu.

Le commerce va bon train entre les marchands de chapeaux (chapka en astrakan, toque en fourrure), de tissus en coton ou en soie brodés à la main, de manteaux longs molletonnés (*tchapan*) et de beaux châles en soie. Nous dînons dans un petit restaurant typique, où il n'y a presque que des touristes. On a le choix entre des tables classiques et des tables basses posées sur un vaste lit en bois où il faut soit replier ses jambes soit s'allonger pour manger ; les deux positions sont très inconfortables. Le menu ouzbek est invariable, à midi comme le soir : une salade de légumes, concombres, tomates ou des aubergines cuites et froides (meilleures), suivies d'une soupe grasse avec quelques petits morceaux de viandes bouillis, puis un plat qui peut être un *plov* (riz pilaf) ou des *chachliks* (brochettes) de boeuf, poulet ou mouton ou encore un ragoût.

Les forteresses du désert

Le lendemain, nous allons visiter quelques forteresses dans le désert du Kyzyl Koum (désert rouge). Nous partons vers 9 h par Ourguentch qui, de jour, mérite pleinement son absence de réputation. Rien à voir avec Kounya Ourguentch, ville historique au passé prestigieux, aujourd'hui située au Turkménistan et où on ne peut aller.

Campagne assez terne avec des maisons basses de briques crues et de torchis et des petits champs de maïs et de coton. C'est la saison du ramassage qui se fait à la main. En fait, il y a des kolkhozes d'état et des propriétés privées. Pour les premiers, les fonctionnaires sont mobilisés plus ou moins longtemps, qu'ils soient étudiants, professeurs ou médecins. Mais pour tous, le coton appartient à l'état qui en fixe le prix. Notre guide nous raconte l'époque où, comme tout le monde, il devait récolter ses 50 kg par jour, dans des grands sacs blancs, ainsi que les astuces pour truquer sur le poids. Il nous apprend également qu'une petite famille peut vivre modestement avec un champ de coton d'un hectare seulement.

Traversée de l'Amou Daria sur un pont privé (et payant). En fait c'est un assemblage de plateformes métalliques bosselées et posées sur le fond du fleuve, tout de guingois. Elles sont tenues par des remorqueurs échoués sur des bancs de sable. Tout est rouillé, vétuste et peu digne d'un fleuve si célèbre. Il a tout perdu de sa superbe, excepté sa largeur. Mais c'est une eau jaunâtre et peu profonde que l'on pourrait sans doute franchir en camions. En fait le pont est interdit aux cars de touristes. Ceux-ci doivent faire un long détour pour atteindre un autre pont, ou alors changer de véhicules et

traverser à pied. Ceci à cause des zizanies entre l'Ouzbékistan et la région autonome du Karakalpakistan qui s'étend jusqu'à la mer d'Aral. Comme les karakalpakistans ne respectent pas les règles nationales pour l'utilisation des sites touristiques (personnel sélectionné, autorisations etc), l'état a restreint le passage des touristes. Les petites voitures banalisées comme la nôtre, si elles se font attraper, payent un bakchich aux policiers qui ferment les yeux.

Passé le pont, le paysage se transforme en désert parsemé de canaux. Mais ce ne sont pas des canaux d'irrigation et la végétation ne laisse aucun doute. Ce sont des canaux creusés pour absorber l'eau salée de la nappe phréatique, de façon à maintenir les maigres cultures et aussi les petits tamaris de couleur brun mauve, tirant sur le violet. Ils contribuent à donner sa couleur rougeâtre au désert.

Ces forteresses sont en terre crue. En grand nombre (65), elles ont été érigées par les Scythes et les Massagètes au VI-ème siècle avant notre ère. Elles servaient de refuge à des gardiens de moutons dans ce semi désert plat comme la main. Ces populations zoroastriennes se sont maintenues au delà de la conquête musulmane et les forteresses ont été habitées jusqu'au passage de Tamerlan. Depuis, elles se dégradent au gré des pluies qui lessivent murs, portes et remparts.

- La première que nous visitons s'appelle Kyzyl Kala ; c'est la mieux conservée. Elle est sur une grosse butte artificielle de terre et se dresse verticalement sur la plaine. Elle est étonnement bien conservée ; il reste l'enceinte complète et son entrée dérobée, ses piliers d'angle et même quelques meurtrières. Toutes les maisons ont disparu ainsi que le plan au sol. Mais les remparts sont toujours debout qui dominent la steppe désertique et l'on devine quelques voûtes.
- La seconde est Toprak Kala, impressionnante par son étendue sur près de 500 m de chaque côté. Les murailles ont presque disparu, excepté les angles et quelques fragments qui permettent de suivre le tracé de l'enceinte. On entre par l'ark dont il ne reste que la salle du trône, en creux dans le tumuli. Les archéologues y ont retrouvé des fresques, encore aujourd'hui conservées à l'Ermitage. Le reste de la partie sur-élevée est pavé de pièces à ciel ouvert dont les murs servent d'accès aux points hauts. Quelques voûtes bien conservées laissent entrevoir la complexité verticale de la cité.
- La troisième forteresse, aux remparts de forme ovale, est plutôt petite. Située au sommet d'une colline naturelle, elle est dominée par une vaste enceinte fortifiée sur le plateau juste au-dessus. Celle-ci servait de garnison et de refuge pour les populations en cas d'attaques signalées par un système de forts bien répartis dans la steppe. Du sommet, on découvre le grand lac bleu d'Ayazkoul, dont les bords et les îles sont frangés de sel blanc.

Déjeuner pas très bon dans un campement de yourtes tenu par des karakalpaks. Abdurauf nous explique comment est faite l'huile, à base de coton

et de sésame, à laquelle est ajoutée de l'huile de lin ; tout s'explique. Il nous raconte aussi les tensions entre la région autonome du Karakalpakstan et l'état ouzbèk. Rien n'est clair en particulier le sens du mot autonome, mais il nous évoque les mêmes dissensions qu'entre l'Ossétie du sud et la Géorgie, dont nous venons de suivre les péripéties meurtrières.

Retour direct à Khiva, par le pont interdit, et droit sur un palais rococo, avec poêles de faïence allemands, édifié par le dernier Khan avec l'argent détourné des impôts au Tsar. Il y fut assassiné (dans sa piscine) et comme il était mort hors de l'enceinte de la ville, il ne pouvait y être enterré ; il est donc resté là, au fond du jardin.

Boukhara

Pour aller de Khiva à Boukhara, il ne faut pas plus de 7 h de route, pause déjeuner comprise. Nouveau passage de l'Amou Daria que l'on longe sur 50 km jusqu'à sortir du Karakalpakstan. La route est émaillée de postes de police où il faut presque marquer l'arrêt. Longue traversée du Kyzyl Koum, en cette saison dépourvu de fleurs mais non pas de petits buissons tout secs qui laissent imaginer sa splendeur au printemps. Nous découvrons les interminables canalisations de gaz avec leurs coudes régulièrement espacés, sans doute pour compenser les dilatations dues aux variations de température. A l'entrée des pistes, ils dessinent des portes dans le ciel pour laisser le passage à d'hypothétiques camions.

A peine installés à l'hôtel, nous nous repérons sur le plan ; nous sommes en plein centre. Première découverte de la ville en solitaire ; l'esplanade Kalon avec sa grande mosquée qui fait face à une *medersa* encore en activité. Entre les deux, accolé à la mosquée, un minaret géant de 49 m, sans compter les 13 m de fondation nécessaires pour assurer sa stabilité. Il a même résisté au bombardement par les russes quand ils ont conquis la ville. Ce minaret servait aussi de sémaphore durant la nuit pour les caravanes qui cherchaient à éviter les grosses chaleurs de l'été. La mosquée fut détruite par Gengis Khan, mais pas le minaret qu'il utilisa comme mirador et aussi pour des exécutions sommaires. Visite des souks couverts (Bazar Tok) où l'on vend de magnifiques tissages en soie peinte (*Ikat*). Achetons un disque d'un musicien que je connaissais pour l'avoir vu à Paris (Alimatov) pour un prix qui révèle certainement une copie artisanale.

Dès le matin suivant, nous visitons l'intérieur de la mosquée Kalon, vaste cour bordée d'une partie couverte avec un petit kiosque octogonal réservé au Khan du moment. Il paraît que l'acoustique y est exceptionnelle et que, du fond de la cour, on entend l'imam guider la prière. Après, nous allons visiter la *medersa* d'Ouloug Beg. Ce petit fils de Tamerlan était un vrai savant. Un astronome qui a passé sa vie à mesurer les positions des étoiles. Les tables qu'il avait établies ont longtemps fait autorité, un siècle avant le danois Tycho Brahé qui se livra au même genre de mesures.

Juste en face, la *medersa* Abdoul-Aziz, en cours de restauration, offre de magnifiques stalactites en stucs et des plafonds peints qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Les trois bazars couverts, celui des bijoutiers, celui des chapeliers et celui des orfèvres, sont dispersés dans la vieille ville. Dans le dernier, un peintre de miniatures nous fait admirer ses talents de portraitiste et les scènes de palais ou de chasse. Non loin de là, se trouve la vieille mosquée Magok-i-attari, ancien sanctuaire zoroastrien dégagé par des archéologues soviétiques. Elle se trouve en contrebas de la chaussée, du fait de la surélévation de la ville au fil des siècles. En dehors des décorations extérieures (en briques crues), elle sert de musée régional du tapis, avec les différents motifs attachés aux différentes régions qui sont détaillés sur des pancartes vieillottes.

Nous aboutissons au centre de la ville où se trouve un grand bassin rectangulaire avec des canards et des carpes. Anciennement, des canaux amenaient l'eau d'une rivière aujourd'hui asséchée. L'endroit bien ombragé, entouré de mûriers centenaires et de *tchaiikhanas* est très fréquenté. Il est tout près de deux magnifiques *medersas*.

- Kokaldosh, où les soviétiques se sont permis de construire un bâtiment administratif au milieu de la cour ; il contient un petit musée de la vie des étudiants de *medersa* et de beaux plafonds dans les couloirs.
- Nadir Divanbeghi, construite comme un caravansérail, sans mosquée intérieure ni salle d'étude, mais déclarée *medersa* par le Khan lors de son inauguration et qui est restée comme telle. Elle présente une façade décorée d'oiseaux fantastiques, ce qui était quelque peu iconoclaste pour la religion musulmane de l'époque.

L'une comme l'autre sont devenues des galeries marchandes où, dans les chambres donnant sur la cours, se tiennent des commerces très répétitifs.

Petit parcours en voiture pour se rendre à la *medersa* Chor Minor qui se dresse au sein d'un quartier pauvre. On ne la voit qu'en débouchant à pied sur la place. Comme son nom l'indique, elle a quatre minarets qui symbolisent les quatre villes saintes de l'islam, avec quatre petites coupoles bleu turquoise qui sont de formes différentes. C'était initialement un caravansérail pour les caravanes mais, achevé au moment du déclin de la Route de la Soie devenue peu sûre, il été reconverti en *medersa*, puis abandonné. Toutes les habitations ont été démolies ; il n'en reste plus que la petite mosquée, flanquée de ses minarets un peu gauches, reconvertie elle aussi en boutique artisanale.

Après un déjeuner au bord du bassin, nous allons visiter la citadelle. Sur son flan sud, elle est entourée d'une muraille imposante, plus encore quand on apprend que le remblais de 20 m de terre qu'elle entoure est artificiel et qu'il date de plus de 2000 ans ! Autrement, 80 % de la citadelle s'est effondré et il n'en reste que la porte monumentale, une petite mosquée dès qu'on a gravi les marches, la salle du trône qui est en fait une vaste cour avec un fond surélevé et couvert où se tenait le Khan. Un petit lion en pierre garde l'accès au trésor, et de nombreux bâtiments constituent un musée archéologique et

historique. La meilleure partie est en fait une vaste terrasse en bordure des remparts, d'où l'on a vue sur la ville, la mosquée juste en face et le parc. Cette mosquée, dite aux 40 colonnes (en fait 20, mais elles se reflètent dans l'eau d'un bassin) ne se visite pas. Elle présente sous l'*iwan* de beaux plafonds en caissons. Et placé devant, bien détaché du bâtiment, se dresse un élégant petit minaret.

Dans le parc se trouvent deux très beaux mausolées :

- Celui de Tchachma Ayoub, avec une étrange tour couverte d'un toit conique. Le bâtiment a été construit autour d'un puits associé au prophète Job. Les gens y viennent sans façon boire ou prendre des bouteilles d'eau et prier sur sa tombe. Ils n'arrêtent même pas leur téléphone portable.
- Et surtout celui d'Ismail Samani, sultan de son état et qui date du IX-ème siècle ; c'est le plus ancien mausolée musulman. De forme cubique, comme la Kaaba, et de taille modeste, moins de 10 mètres de coté. Tout en briques cuites, il affiche une très grande variété de motifs géométriques sur les façades comme à l'intérieur. De sa coupole émergent des pointes proéminentes qui le font ressembler à un hérisson stylisé.

Dîner et soirée musicale à la *medersa* de Nadir Divanbeghi, où la cour a été transformée en salle de spectacle et de restaurant. Un orchestre traditionnel, avec un accordéon en prime, accompagne en alternance quatre danseuses, qui changent à chaque morceau de costume et un défilé de mode qui en fait tout autant. En même temps, on nous sert un repas classique plutôt soigné. Tout cela est organisé par l'Intourist et un des magasins de la cour qui vend ses vêtements à l'issue du spectacle. Ceci prouve que les ouzbeks ont le sens du commerce ; mais pas de la musique, car l'accordéon dans cet orchestre, c'est un peu comme un caillou dans un plat de lentilles.

Le lendemain, c'est la fin du Ramadan, et un jour de fête non travaillé ; les gens restent chez eux pour préparer le repas de midi. Nous en profitons pour aller, en dehors de la ville au mausolée Bakhaouddin Nakhchbandi, un saint homme du XIV-ème siècle. Il avait fondé une secte soufi, où les gens devaient travailler tout en pensant à Dieu. Ceci en opposition avec les derviches, ou mendiants de Dieu, qui eux ne travaillaient pas et vivaient au crochet des autres. Ce mausolée est dans la cour à l'intérieur d'une enceinte. Il y a foule et les familles endimanchées font trois fois le tour du tombeau pour réaliser leurs vœux. Plus loin, un arbre qui a poussé là où le saint homme aurait posé son bâton, est tombé en laissant un étroit passage entre le sol et le tronc. Faire trois fois le tour de l'arbre en passant dessous est censé guérir du mal de dos. Je m'y suis essayé, mais j'ai dû lésiner sur l'offrande, car je n'ai senti aucun bienfait. Tout autour de l'enceinte, il y a un cimetière avec de nombreuses tombes nobles et même royales. Il paraît que deux pèlerinages ici en valent un à La Mecque !

C'est un jour d'offrandes et de dons aux pauvres. De l'autre côté de la route se trouve un marché, avec beaucoup de bimbéloteries pour enfants,

plus une grande cuisine où des femmes peuvent préparer de la nourriture à offrir. Des grandes bassines mijotent sur le gaz allumé au sortir du tuyau, sans brûleur. Une dame mûre nous offre du pain que, comme notre guide, nous n'osons pas refuser. Devant la cuisine, de grandes tables collectives sont encore vides à cette heure. Au marché, d'autres femmes vendent de la nourriture toute simple ; des pains garnis de salade, des pâtes colorées et des betteraves cuites, toutes noires.

Puis nous sommes allés visiter, toujours en dehors de la ville, le palais d'été du dernier Emir (Alim Khan), un gros joufflu avec une barbe folle qui lui montait jusque sous les yeux. Il fut renversé et assassiné, en même temps que son fils, par la révolution *basmati* de 1920 qui instaura, sous le regard bienveillant des soviétiques, la première république d'Asie Centrale. Ces derniers n'allaient la tolérer que quelques années avant d'y introduire l'ordre bolchevique. Le palais construit en 1911 est un mélange de style ouzbek et russe. Dans un parc où se promènent des paons, il n'y a que trois bâtiments ; un salon de réception avec une très grande salle et quelques pièces luxueuses ; un harem assez loin, devant un grand bassin où l'Emir regardait baigner ses femmes nues ; une folie au milieu de roseraies, devenue restaurant.

Plus intéressantes sont les tombes des frères Bakr, bâties dans un ensemble clôt, Tchör Bakr, qui contient une mosquée, une *medersa* et une *khanaka*. Cette dernière est une résidence pour les derviches, mais sans doute pas pour tous les mendiants, car le lieu s'apparente à un palais. Les bâtiments mitoyens sont d'une grande noblesse, à l'image du minaret détaché qui se trouve en avant presque au milieu. Je ne sais comment les quatre frères descendants du prophète Mahomet sont arrivés là, mais leurs tombes sont regroupées au fond du parc, au delà des nombreux tombeaux que leur sainteté a attirés. Dans l'espace pour le recueillement, caché par la végétation, se trouve un petit autel zoroastrien, dont les traces de feu récentes prouvent qu'il est toujours employé, et ce malgré treize siècles de suprématie musulmane.

Vers les yourtes

Dans notre programme, sur la route de Samarcande, il y a une nuit dans un campement de yourtes et le lendemain un grand lac avant d'arriver à la ville. Donc deux jours de route pour un chemin qui pourrait facilement être parcouru en un seul.

Car ce campement est un vrai piège à touristes. Une quinzaine de yourtes, entassées dans une petite cuvette, plus une tente mess avec de grandes tables devant. Quelques toilettes et points d'eau, alimentés par un camion citerne bien visible, sont disséminés sur le pourtour. Pour voir la steppe, il faut grimper sur les dunes alentour. On y trouve une douzaine de vrais chameaux (deux bosses) qui ont parsemé de crottin tout le campement. Entre temps, un car de quarante deux chtis est arrivé, une majorité de vieilles femmes, et la

cuvette est devenue un vrai poulailler plein de caquetages. Le seul bon point est qu'après le dîner fortement arrosé de vin doux et de vodka âpre, il y eut un musicien kazakh qui jouait de la *dombhra* et chantait merveilleusement. Le spectacle autour du feu dans la nuit à imposé le silence, sauf quand tout le monde a voulu finir par une espèce de ronde. Saouls comme ils étaient, ils ne sont même pas tombés dans l'âtre. De quoi avoir honte d'être français.

La balade au lac d'Aïdarkul est plus intéressante. D'abord parce que nous partîmes tôt, pendant que les chitis faisaient le tour du campement en chameau, par petits groupes. Donc nous sommes arrivés seuls au bord de cette surprenante étendue d'eau bleue au milieu de la steppe. Le lac fait presque 200 km de long et continue de s'agrandir. En fait c'est un accident dû à un dysfonctionnement des écluses de l'Amou Daria. Le fleuve a débordé et crée ce petit lac qui devint de plus en plus grand, au détriment de la mer d'Aral. Le poisson y a prospéré, au point que des pêcheurs de là bas s'y sont déplacés. Dans ce lieu perdu où nous sommes, à son bord ouest, il n'y a que des troupeaux de moutons qui se baignent, quelques vaches au loin et le désert à perte de vue.

En montant sur une colline, on découvre une poche d'eau avec quelques îlots d'herbe. Et tout autour des canards, des grues et des oiseaux noirs qui ressemblent à des cormorans. En s'approchant, nous les faisons tous partir. Retour par les bords du lac et baignade agréable dans une eau douce alors qu'auparavant, on y récoltait du sel. Au loin, deux barques de pêcheurs qui rament et jettent des filets. Ils ramènent des brochets comme ceux qu'on nous a préparés en guise de pique-nique.

Nous faisons route sur Nurata, ville à laquelle je n'ai trouvé qu'un intérêt limité : Alexandre le grand y aurait passé un hiver avant de se ruer sur Samarcande. On découvre les vestiges de ses fortifications, au-dessus d'un bassin dû au coup de baguette magique du saint local. Il est plein de poissons sacrés, interdits à la pêche et à la consommation. Il nous reste deux heures trente de route en passant par une région de vignes. Une fois la récolte et la taille faites, les ceps sont recouverts de terre pour les protéger du gel. La moitié des vignes a déjà été enterrée.

Samarcande

Comparée à Khiva ou Boukhara, Samarcande est une grande ville bruyante, avec de larges avenues et une circulation intense. Les feux y sont rares si bien qu'il est difficile, voire dangereux, de traverser. Nous sommes logés dans le quartier universitaire, vidé de ses étudiants car ils sont mobilisés par la récolte du coton. L'hôtel est en retrait d'une double avenue de part et d'autre d'un square tout en longueur. A l'une des extrémités se trouve une statue de Tamerlan, assis sur son trône, et à l'autre plusieurs studios photos qui ne désemplissent pas en cette période de mariages. Généralement, le jeune couple arrive dans une limousine noire, c'est à dire une voiture longue comme

deux voitures, avec un bar et une banquette entre les sièges avant et arrière. Il semble que ce soit indispensable pour se marier ici, car tous les jours nous en avons croisées qui attendaient, avec les invités, devant le studio.

Dès le lendemain, nous avons commencé par la visite des plus importants monuments de la ville. Tout d'abord le Gour Emir, le mausolée de l'émir, c'est à dire le tombeau de Tamerlan. Il l'avait fait construire pour son petits fils préféré, mort en campagne avec lui, alors qu'il comptait reposer dans sa ville natale. Puis il est reparti, à plus de 70 ans, à la conquête de la Chine en plein hiver. Il a pris froid en traversant les Tien Chan, et il est mort avant d'arriver à Kachgar. Au dernier jour, il a désigné son dernier petit fils légitime comme son successeur. Mais un de ses fils plus âgé, Chah Rokh, ne l'entendit pas de cette oreille. Il ramena le corps de Timour à Samarcande, avec son armée. Méfiante, la ville ne lui a pas ouvert ses portes, seulement au défunt que l'on a mis au tombeau dans le mausolée tout neuf. Par la suite, Chah Rokh prit Samarcande d'assaut et transféra la capitale de l'empire à Herat. Son fils, Ouloug Beg devint gouverneur de la province de Samarcande, où il devait régner 40 ans.

Ce que l'on voit d'abord, c'est évidemment la coupole à 64 nervures, haute de 15 mètres, au-dessus d'un large bandeau d'inscriptions coufiques ; son bleu est métallique. La décoration intérieure du tombeau est somptueuse et raffinée, avec des frises de marbre surmontées de caractères ciselés et dorés à la feuille d'or sur tout le pourtour. Les murs, avec des soubassements en onyx, sont couverts des noms stylisés d'Allah et de Mahomet et les voûtes tapissées de stalactites bleu sombre, en papier mâché, qui sont également terminés de bouts dorés. Le lieu est très impressionnant, avec les tombes des trois empereurs, Tamerlan, Chah Rokh et Ouloug Beg (c'est lui qui a fait venir de Mongolie le bloc de jade noir qui tient lieu de cénotaphe à son grand père) mais aussi Miranchah, un autre fils de Tamerlan. En fait, la place d'honneur revient à Mir Said Barakah, le guide spirituel de Tamerlan qui a une très belle coiffe en onyx posée sur son tombeau, car c'est lui le premier dans la direction de La Mecque.

Ensuite, nous allons au Reghistan, dont le nom veut dire "plage de sable". C'était le lieu du marché et des exécutions. Aujourd'hui, et depuis le XVII-ème siècle, c'est une vaste place bordée de trois *medersas* similaires qui dessinent une cour intérieure. En fait, les constructions s'étalent sur plus de deux siècles. La première, qui date de 1420, est due à Ouloug Beg. Il y enseigna l'astronomie. Les deux autres, Chir Dor en face et Tilla Kari au milieu, ont remplacé un caravansérail et une *khanaga* de l'époque timouride. Elles ont été construites par Yalangtouch Bakhadour, gouverneur de Samarcande et ne furent achevées qu'en 1660.

Tilla Kari contient, outre un *mirab* très joliment refait, une galerie de vieilles photos qui montre l'état des monuments à l'arrivée des soviétiques (1920). Tout y est effondré, il ne reste que des ruines, des pans de portails et quelques minarets qui penchent dangereusement ; la plupart sont tombés,

ainsi que les coupoles. En moins d'un siècle, les russes et les ouzbeks ont presque tout reconstruit, avec l'aide de l'Unesco qui finance les travaux à 50 %. Les panneaux de mosaïques ont été restaurés à l'identique, les minarets redressés, et les coupoles refaites. Les constructions que l'on voit sont en fait du neuf (ou presque) reprises selon des plans anciens et des décorations d'époque. Ce n'en est que plus beau, surtout quand on voit l'état déplorable dans lequel elles étaient tombées et qu'on imagine ce qu'il en resterait si rien n'avait été fait.

Chir Dor est la copie conforme de la *medersa* d'Ouloug Beg, sauf que sa base est deux mètres plus haut à cause de l'élévation du niveau du sol en deux siècles. Depuis les déblais ont été enlevés et quelques marches rajoutées. Comme Gour Emir, elle dispose de coupoles cannelées entre le portail et les minarets latéraux. A l'intérieur, les portes latérales ne sont pas entièrement restaurées et les espaces de pierre nue qui attendent leur couverture de faïences attirent le regard. Dans une cellule étudiante, un luthier musicien fait la démonstration de tous ses instruments.

Le modèle de construction est donc la *medersa* université d'Ouloug Beg, avec un portail au fronton étoilé, comme il se doit à un astronome. La cour est somptueuse, entièrement couverte de majolique, avec des versets du coran au-dessus des portes des cellules. Dans un des renforcements, les statues des grands savants orientaux Al Kwarezmi, Avicenne, etc sont réunies autour de celles d'Ouloug Beg, même si la chronologie rend cette confrontation impossible. La salle de conférence, qui pouvait accueillir les 250 étudiants, est de taille impressionnante, elle renferme aussi un *mirab*. Dommage que tout soit livré aux marchands et que sans cesse on nous propose de visiter les magasins, comme si nous étions dans un caravansérail ou un souk.

Déjeuner dans un petit restaurant qui fait le meilleur *plov* de Samarcande; effectivement c'est nettement supérieur à tous les autres que nous avons goûtés et qui sont souvent très gras.

Après déjeuner, nous allons à la mosquée Bibi Khanoum, descendante de Gengis Khan et épouse préférée de Tamerlan. De retour de Dehli, avec un énorme butin et des éléphants, il voulut se faire construire la plus grande et la plus belle mosquée du monde. Il choisit les architectes et les plans et laissa à Bibi Khanoum la surveillance des travaux confiés à deux maîtres d'œuvre. Ceux-ci auraient bâclé la tâche et détournés des fonds pour construire leurs propres palais, ce qu'ils ont payé de leur vie. Car la construction n'a pas plu à l'empereur, qui a fait refaire hâtivement certaines parties. Tout s'est dégradé très vite, du vivant de l'émir lui même, et les pillages et les tremblements de terre ont eu raison du reste. Il ne reste plus, en dehors d'un gigantesque et très massif portail d'entrée, qu'une vaste cour vide où se trouvent deux mosquées latérales et la mosquée principale à la gigantesque coupole refaite. Adieu les dallages de marbre et les 400 petites coupoles portées par autant de colonnes transportées par les éléphants. Tous les intérieurs se sont effondrés, délabrés et on traverse la mosquée de Bibi Khanoum comme une vulgaire

écurie en ruine. Gageons que d'ici cinq ans, tout aura été remis à neuf.

Dans la cour se trouve le lutrin en marbre qui supportait, avant l'arrivée des russes, le coran d'Osman du VII-ème siècle, l'un des quatre premiers corans, écrit sur du vélin d'antilope avec des pages d'un mètre carré. Ce manuscrit unique, ramené par Tamerlan, était dans la mosquée. Les russes l'ont emporté à Leningrad, au musée de l'Ermitage, mais les bolcheviks l'on rendu ; il est maintenant à Taschkent, mais pas au musée d'histoire. Seul reste le lutrin, impressionnant par sa taille, qui a été commandé par Ouloug Beg.

Le reste de la journée se passe au bazar tout proche. L'entrée toute en ciment, ainsi que des étals couverts nous faisaient craindre le pire. Mais passé cette devanture, on en revient à un marché traditionnel ; tout est étalé par terre, les vendeuses accroupies et les gens déambulent en plaisantant. Personne ne s'occupe de nous et je peux faire discrètement toutes les photos que je souhaite. Retour à pied à l'hôtel en traversant la ville historique. En passant par le mausolée Roukhabad, qui a de très belles portes anciennes en bois sculpté, nous faisons le tour de son marché artisanal pour y acheter un grand tissu en coton brodé, qui nous paraît ancien.

Excursion à Chakhrisabz

Chakhrisabz est la ville natale de Tamerlan, là où il a fait ses premières armes contre les mongols avec son beau frère. Mais avant de prendre la route, petite pause à une autre *medersa* due à Nadir Divanbeghi, avec des tigres mongols et des antilopes sur le fronton du portail. A un rond point au sortir de la ville, deux groupes d'hommes et de femmes s'agitent. Ce sont des travailleurs à la journée qui guettent une offre d'emploi. Les femmes sont agglutinées autour d'une Mercedes qui doit proposer quelques heures de ménage. Je n'ose imaginer le salaire proposé. Selon Abdurauf, il y aurait deux millions de travailleurs ouzbeks en Russie et un million en Corée, sans compter le golf Persique. Comme il n'y a en Ouzbékistan ni indemnité de chômage, ni retraite, ni sécu, cette situation ne peut que s'aggraver.

Comme la voiture avance très lentement, on m'explique qu'il n'y a plus d'essence à Samarcande et que le nouveau chauffeur a tout juste de quoi arriver à Chakhrisabz. Ces pénuries sont récurrentes à chaque récolte du coton, car le carburant va en priorité au transport des cueilleurs. Et s'il n'y a pas d'essence là-bas non plus ? Il y a toujours le marché noir, à 2000 sums le litre au lieu de 1000 à la pompe. Il n'y avait rien, bien sûr, dans les stations officielles et au marché noir, l'essence valait 2500 sums !

Lentement, mais sûrement, nous avons passé le col de Takhtakaratcha dans les montagnes de Zeravshan. Un col modeste à 1780 m mais qui est interdit aux autocars touristiques qui doivent faire un long détour. Au sommet, nous nous sommes arrêtés pour un petit point de vue. Beaucoup de brume de chaleur des deux cotés et un petit marché de fruits et légumes

sur le parking. Nous sommes redescendus dans la vallée pour arriver à destination. Devant le palais de Tamerlan, dont il ne reste que les montants gigantesques du portail d'entrée avec des grands panneaux de mosaïque, il y a une ambiance de fête. Elle est due aux nombreux mariages qui font le tour de la statue de l'enfant du pays, précédés d'un trio de musiciens, dont un joueur d'une longue trompe très sonore. Les limousines attendent la fin du parcours. Les processions sont filmées au caméscope par des proches. Après, il y a, comme à Samarcande, une séance de poses photo dans un studio devant lequel les invités s'attrouent.

Nous avons visité la mosquée construite par Ouloug Beg qui fait face à deux mausolées accolés plus anciens. L'extérieur est parfaitement semblable aux autres, avec des coupoles bleu turquoise, mais pour la décoration intérieure, il a fait venir des artistes de l'Azerbaïdjan qui ont réalisé des peintures florales stylisées sur fond blanc. Elles s'abîment très vite à cause de l'humidité et font moins bon effet que les mosaïques. Un des mausolées contient les quatre tombes des fils de Hussein, petit fils du prophète et source du schisme chiite.

À une centaine de mètres, se trouvent les ruines d'un ensemble gigantesque dessinant au sol les chambres d'une *medersa*. D'un côté, adossé à une mosquée avec une belle galerie portée par des colonnes en bois ciselées, se trouve le tombeau de Jehangir, premier fils de Tamerlan, mort à 22 ans en campagne avec lui. Tout le restant de sa vie, l'émir fit préparer et distribuer aux pauvres 20 chèvres chaque jour, à la mémoire de ce fils. De l'autre côté de la *medersa*, on a par hasard retrouvé une petite crypte ensevelie toute simple. C'est l'empereur qui l'avait faite creuser pour lui. Pas d'ouverture, hormis l'escalier de descente, des murs lisses avec quelques citations du Coran dans des gouttes d'eau stylisées. Comme tombeau, une simple dalle à peine décorée, c'est tout ce qu'il voulait, "ayant exposé le beau à la lumière et aux yeux des vivants". Aussi puissant fut-il, sa volonté n'a pas été respectée.

Afrasiab

Afrasiab, c'est l'ancienne ville de Samarcande, bâtie sur une colline et protégée par trois systèmes de remparts en terre qui lui donnent une image de tas de boue séchée où l'on a bien du mal à reconnaître une métropole antique. La citadelle et les palais sont au cœur de la dernière enceinte. Détruite par les mongols, elle a été abandonnée par Tamerlan qui a bâti sa ville et ses palais à l'ouest. Il n'y reste qu'une nécropole Chah-I-Zinda où il a fait construire les plus beaux mausolées qui soient.

Mais avant nous allons visiter deux monuments essentiels.

- D'abord le musée archéologique, avec les vestiges découverts sur place. Beaucoup de poteries et de statues greco-bactriennes, d'amulettes en argiles et d'urnes funéraires, dans lesquelles les zoroastriens rangeaient les os des squelettes après les avoir fait nettoyer par des bêtes sau-

vages. Le clou du musée, c'est la reconstitution de la salle de réception du palais royal, avec le transport des fresques originales (sur trois murs) qui décrivent plusieurs scènes de palais. Sur l'un d'eux une allégeance au roi, avec des ambassadeurs étrangers et une princesse chinoise en barque, sur un autre une procession religieuse. Malheureusement, dans cette grande pièce obscure, il y a panne de courant, comme presque tous les jours et l'on n'y voit pas grand chose. Dommage, car il s'agit visiblement d'une œuvre grandiose, exceptionnelle pour le VII-ème siècle. La qualité du dessin et la finesse des couleurs, là où elles sont conservées, témoignent de la grandeur de la civilisation sogdienne qui va de la fin de l'hellénisme à la conquête arabe.

- Ensuite, visite de l'observatoire d'Ouloug Beg, ou du moins de ce qu'il en reste. Car à peine assassiné par son fils, qui l'a fait décapiter à la première étape de son pèlerinage à La Mecque, les imams ont détruit son édifice dont il ne reste qu'un exceptionnel sextant. C'est en fait un gigantesque arc en pierre qui se dresse vers le ciel, comme une rampe de lancement. Profondément ancré dans le sol, il montait à la verticale jusqu'au troisième étage d'un édifice circulaire dont il ne reste que les fondations. Orienté sud-nord et gradué sur 90 degrés, il lui permettait de faire des mesures d'une précision inégalée. Grâce à cet appareil, il avait établi la position de plus de 1000 étoiles et mesuré l'année solaire avec une erreur de moins de 1 mn ! Tous ses relevés transcrits dans des tables ont été sauvés par un fidèle disciple, qui s'est enfuit à la nouvelle de sa mort. Il est parvenu jusqu'à Istanbul où il a pu faire connaître ces mesures. Finalement une belle victoire pour son maître qui a dit : "Les religions se dissipent comme le brouillard, les royaumes disparaissent, mais les travaux des scientifiques s'inscrivent dans l'éternité".

L'après-midi est consacrée à la nécropole Chah-I-Zinda, à la pointe sud d'Afrasiab. C'est une succession de mausolées, plus magnifiques les uns que les autres, ordonnés le long d'une rue en escalier. Passé la porte monumentale et la petite mosquée attenante, on entre dans une allée de faïences multicolores. Les tombeaux sont disposés de part et d'autre, le long de cette ruelle qui suit le tracé d'une ancienne muraille. La hauteur des façades rend la rue étroite et l'on ne voit pas tout d'abord les coupes turquoises. Le plus vieux tombeau est dédié à Koussam Abbas, un cousin du Prophète, venu convertir la région à l'islam. C'est le seul qui soit antérieur au passage des mongols. Les autres mausolées ont été construits par les timourides. Grandioses sont les quatre, presque collés et face à face, érigés par Timour lui-même ; un pour la mère de sa première femme (avant qu'il ne se fâche et n'assassine son beau frère), un autre pour un émir inconnu et les deux plus beaux pour sa nièce adorée accompagnée de sa mère, le dernier étant pour une autre soeur. A première vue, ils sont très semblables, mais en fait différents par leur facture, suivant l'origine des artisans chargés de leur réalisation ; les iraniens utilisent le noir en à plat, les azéris peignent les intérieurs ; les uns font des mosaïques,

les autres des majoliques ; les inscriptions sont soit à plat soit en relief, etc. Puis viennent un mausolée octogonal, ajouré comme un kiosque, celui qui est consacré à son architecte Alim Nasafi et celui où repose un de ses généraux, Emir Bouroundouk, compagnon de la première heure.

Le fond de l'allée a été construit par la dernière épouse officielle de Tamerlan, Touman Aka, qui a fait réaliser une mosquée et son tombeau. En face repose une autre épouse Koutloung Aka. C'est à proximité que s'ouvre la magnifique mosquée de Koussam Abbas. Au-dessus de la porte d'entrée, autrefois richement décorée d'ivoires, est écrit que c'est l'une des huit portes d'accès au Paradis. C'est là qu'il aurait été décapité par des sogdiens révoltés, mais il aurait remis sa tête en place pour se précipiter dans un puits tout proche. Il repose aujourd'hui derrière une cloison en moucharabieh qui donne sur une petite pièce de prières. De nos jours, nombreux sont les croyants qui viennent s'y recueillir et qui convient un imam pour chanter quelques versets en leur présence ; nous en avons vu et entendu trois, le temps de notre visite.

Retour à Tashkent

Un voyage sans histoire dans ce que l'on appelait autrefois la steppe de la faim. Aujourd'hui, l'irrigation rend la région plutôt riche, mais il faut faire un détour pour éviter de traverser le Turkestan tout proche ; cinquante kilomètres supplémentaires, à cause d'une frontière volontairement mal dessinée et d'une mésentente entre états qui se jalouent. Retour au même hôtel qu'au départ. Nous sommes laissés à nous mêmes pour le repas du soir. Forts de notre connaissance très approximative du quartier, nous aboutissons dans une *chachlikhana*, attirés par l'odeur des brochettes. Arrosées de bière, l'endroit nous paraît idéal, plein de jeunes femmes avec enfants, sauf que nous apprendrons par la suite, qu'il s'agit de prostituées, qui travaillent au pied de la statue de Tamerlan et qui viennent se restaurer avant le coup de chauffe.

Une journée à tuer avant de reprendre l'avion. Nous allons au musée des beaux arts, mélange de toutes les cultures. Au rez-de-chaussée, les époques anciennes, de loin les plus intéressantes, au premier les peintres orientalistes qui ont toujours beaucoup de charme et au second les modernes et les contemporains qui, au fil du temps, en ont de moins en moins. Dieu merci, il y a pas de troisième étage pour exposer l'avant garde.

L'après midi, nous allons promener dans un parc avec un lac. Sur le bassin voguent des kayaks et des pédalos. Les premiers font visiblement de la gymnastique, battements de bras, accélérations, compétition entre eux, alors que sur les seconds, les couples draguent tout simplement et se laissent dériver au fil d'un modeste courant.

A l'heure du départ, nous avons repris le chemin de l'aéroport où sans histoire nous embarquâmes avec des groupes qui avaient fait plus ou moins le même voyage que nous. Tout le monde est passé par Khiva, Boukhara, Samarcande et a admiré les mêmes mosquées, *medersas* et mausolées. Mais

ce n'était pas tout à fait le même périple, puisque nous l'avons fait dans des conditions idéales.